

Alice Diop ^{FR} Kayije Kagame ^{CH}

Le voyage de la Vénus noire

Lecture

Durée 45'

Tout public

Présenté au Festival d'Automne 2023 dans le cadre d'une carte blanche proposée à Alice Diop, *Le Voyage de la Vénus noire* est une lecture par Kayije Kagame de l'épilogue du *Voyage of the Sable Venus and Other Poems* de Robin Coste Lewis. Ce court texte en prose offre non seulement une relecture radicale de l'histoire de l'art, mais illumine tout le projet de l'autrice, poétesse parmi les plus importantes de la scène américaine. Une femme sillonne la nuit, en rêve, les musées du monde. Elle part à la recherche des corps fragmentés de toutes ces femmes noires qui peuplent la marge des tableaux depuis la Renaissance. Poétique et politique, cette traversée réunit à nouveau Alice Diop et Kayije Kagame après leur collaboration sur le film *Saint Omer* qui remporta le Lion d'Argent et le Lion du Futur à la Mostra de Venise 2022.

Un accueil avec la collaboration du Centre d'Art Contemporain Genève

Texte

Robin Coste Lewis

Mise en espace

Alice Diop

Avec

Kayije Kagame

Traduction et collaboration artistique

Nicholas Elliott

Crédit photo

« The Voyage of the Sable Venus from Angola to the West Indies », gravure de W. Grainger d'après Thomas Stothard, illustration de B. Edwards publiée dans « The History, Civil and Commercial, of the British Colonies in the West Indies », Londres, 1801. Collection particulière.

Production

Festival d'Automne à Paris

Note : nous invitons le public à enchaîner, s'il le souhaite, la lecture de Kayije Kagame avec Flight Theater, performance-lecture de Steffani Jemison et Quincy Flowers, qui aura lieu le jeudi 5 septembre à 18:30, également au Centre d'Art Contemporain.

DATES & LIEUX :

Centre d'Art Contemporain
Genève
mer 04 sept 19:00
jeu 05 sept 17:00

TARIFS :

Plein tarif : CHF 10.-
Tarif réduit : CHF 5.-
Tarif spéciale : CHF 5.-
Tarif festivalier-ère : CHF 5.-

Centre
d'Art
Contemporain
Genève

La Bâtie
Festival
de Genève

Le voyage de la Vénus noire *de Robin Coste Lewis* *Proposé par Alice Diop* *avec Kayije Kagame* *Au Centre d'Art Contemporain Genève*

Biographie Alice Diop

Alice Diop est née en 1979 à Aulnay-sous-Bois, dans une famille sénégalaise. Elle est l'auteur de plusieurs documentaires dans lesquels elle porte un regard neuf, tant sociologique que cinématographique, sur le quartier de son enfance, sur la diversité, sur l'immigration. Son cinéma s'intéresse à ceux que l'on ne voit pas, en vue de combattre les idées reçues. Elle a réalisé notamment : *La Tour du monde* (2005), *Clichy pour l'exemple* (2005), *Les Sénégalaises et la Sénégalaise* (2007), *La Mort de Danton* (2011), *La Permanence* (2016) – Prix de la compétition française au festival Cinéma du Réel en 2016 –, *Vers la tendresse* (2016) – César 2017 du Meilleur court métrage. Son dernier documentaire, *Nous*, a été primé à la Berlinale et est sorti en salle en 2022 en France. *Saint Omer*, sa première fiction, a été doublement primée à la Mostra de Venise 2022, grand prix du jury et prix du premier film.

Biographie Kayije Kagame

Kayije Kagame se forme comme comédienne à l'École Nationale Supérieure des Arts et Techniques du Théâtre à Lyon et creuse plusieurs sillons dans son parcours, allant de l'art scénique aux arts visuels en passant par le cinéma. Dès sa sortie, elle participe au Watermill International Summer Program Residency à Long Island, NY (2014-15) fondé par Robert Wilson et, plus tard, artiste résidente à la Cité internationale des arts de Paris (2021). Créatrice de nombreuses performances, pièces sonores, vidéos et installations, parmi lesquels le diptyque *SANS GRACE* (2019)/ *AVEC GRACE* (2020) qu'elle coécrit avec l'actrice Grace Seri et dont une édition des textes est publiée aux Editions Clinamen. Elle crée *INTÉRIEUR VIE/ INTÉRIEUR NUIT*, un dialogue scénique et cinématographique co-réalisé avec Hugo Radi (2022-23). Côté cinéma, le film de fiction *Saint Omer*, multiprimé, dans lequel la réalisatrice Alice Diop lui confie le rôle de Rama, remporte le Lion d'Argent et le Lion du Futur à la Mostra de Venise 2022 et candidate aux Oscars 2023 pour la France dans la catégorie du Meilleur Film International. Kayije Kagame est élue European Shooting Star 2023 pour la Suisse dans le cadre du programme de talent de l'European Film Promotion lors de la Berlinale 2023 et figure parmi les Révélation aux Césars 2023 pour son rôle dans *Saint Omer*. Le court-métrage *NIGHT SHIFT* qu'elle produit et co-réalise avec Hugo Radi remporte le Léopard d'Argent du Meilleur court-métrage national au Festival de Locarno et le Prix du Meilleur film à Concorso Film Festival « l'Asino d'Oro » (2023). *NIGHT SHIFT* est également nominé dans la catégorie « Meilleur court-métrage » au Prix du Cinéma Suisse. Actuellement, on peut la découvrir en rôle titre

du film court de l'artiste Valentin Noujaim « To live under permanent suspicion » dont la World Première a eu lieu au Festival International du film de Rotterdam cette année (2024). Enfin, Kayije Kagame intervient ponctuellement à la Haute école d'art et de design de Genève en option art/action ou en tant que jury.

Entretien avec Alice Diop (extraits) *Par Maboula Soumahoro*

La carte blanche au Festival d'Automne en novembre 2023 a donné lieu à un entretien de Maboula Soumahoro avec Alice Diop. Un entretien comme un portrait de la cinéaste qui éclaire une nouvelle scène artistique française.

Qu'est-ce que L'Afrique fantôme de Leiris déclenche en toi ? Quelles sont ces questionnements et obsessions dont tu parles ?

L'Afrique fantôme est une œuvre avec laquelle j'entretiens un lien très personnel et intime. C'est un livre d'une grande puissance qui m'a profondément marquée et dérangée. J'ai étudié l'histoire africaine et l'histoire coloniale. C'est un livre sacré pour les anthropologues, les écrivains, celles et ceux qui s'intéressent à l'histoire de l'art, à l'histoire de l'art africain. La première fois que je l'ai lu, j'ai ressenti un grand malaise. Je n'avais ni les mots ni l'espace de bienveillance pour tenter de formuler ce qui était ambigu et dérangeant pour moi dans ce texte. J'ai compris mon obsession et mon désir d'en faire quelque chose, au moment où ce livre a rencontré une histoire très personnelle. Un secret enfoui qui a été élucidé grâce à la lecture de ce texte.

Les questions que je me pose en tant que femme noire quadragénaire deviennent de plus en plus précises, alors qu'elles étaient très floues il y a dix ans. J'arrive à un stade de maturité intellectuelle me permettant de me poser ces questions très clairement, frontalement. Que faire de l'héritage de violence, de la manière dont on a été façonné par l'autre ? Par le regard blanc en général, puis plus particulièrement par celui de l'homme blanc. Comment s'émanciper, résister, redéfinir, reformuler ? Comment prendre acte de cet héritage de violence ? La source pour moi est notre histoire coloniale, bien que l'on puisse remonter plus haut. J'ai l'impression que dans ma généalogie intime, je suis l'héritière d'un regard qui a façonné le corps de ma mère et qu'elle m'a transmis. Cette chose continue d'agir au présent, continue de définir mes relations amoureuses, continue de définir ma manière de me penser comme femme. J'ai l'impression qu'au-delà de ma propre histoire, c'est une chose si partagée par nombre de femmes noires que ces questions en deviennent politiques.

À quoi correspond cette maturité intellectuelle ? Est-ce seulement lié au temps qui passe et à l'expérience ?

Pour la cinéaste que je suis, cette maturité repose sur ma nécessité et mon pouvoir de formuler à travers mon langage, ces choses qui étaient inaudibles, invisibles en France. J'ai dû aller chercher à l'étranger, notamment aux États-Unis, des textes, des récits qui les mettaient en scène. Les questions que je me pose

aujourd'hui avec une clarté accrue sont les mêmes qu'il y a 20 ans. Mais à l'époque, il n'y avait pas beaucoup de place, peu d'espace artistique pour penser ou dire ce que c'était que d'être une femme noire grandissant en France à la fin du XX^e siècle.

Donc je suis allée chercher chez Maya Angelou, James Baldwin, Toni Morrison. J'ai commencé par la littérature avant d'aller vers des essais plus théoriques. La littérature m'a permis de formuler cette expérience que je vivais. Puis je l'ai entraperçue chez Marie NDiaye, de manière non frontale, et c'est aussi ce qui me plaisait. Elle pose des enjeux, des questions qui étaient les miens mais en inventant une langue, un style pour les dire, qui échappent à la frontalité d'un discours. Chez elle, l'identité raciale de ses personnages est à la fois centrale et jamais posée comme telle.

Y a-t-il eu depuis, en France ou chez des artistes francophones, une production d'outils permettant d'éviter le détour par les États-Unis ?

Je pense qu'on y arrive. Aujourd'hui une gamine de vingt ans peut lire *Le Triangle et l'Hexagone* de Maboula Soumahoro alors que nous, nous avons *Tant que je serai noire* de Maya Angelou. Elle est là la différence. Je suis nourrie par les travaux de mes sœurs, par le travail de femmes qui pensent ces questions-là dans leurs disciplines, à leurs endroits. Je pense à toi, Maboula Soumahoro, je pense à Rokhaya Diallo, Seynabou Sonko, Diaty Diallo, Lisette Lombé, Kiyémis, mais aussi à la chorégraphe et performeuse Bintou Dembélé ou à la chanteuse Mélissa Laveaux ; parce qu'elles prennent en charge ce récit-là. Elles usent de leur subjectivité, de leur singularité pour dire quelque chose de l'expérience noire en France aujourd'hui. Et c'est inédit. Je pense que cette maturité vient du fait que l'on n'a plus à regarder vers les États-Unis, parce qu'on devient actrices d'un récit. Nous n'avions pas jusque-là les moyens artistiques, intellectuels et financiers de pouvoir écrire notre place. Je commence à écrire, à formuler dans mes propres outils de cinéaste, quelque chose que je n'avais pas vu avant. C'est comme si on était des pionnières d'une manière de dire l'expérience noire en France. Je ne dis pas que ça n'existait pas, mais je ne l'avais malheureusement pas rencontré – le cinéma de Sarah Maldoror par exemple, ou d'Euzhan Palcy. (...)

Pourquoi le collectif est-il si important pour toi ?

Je me nourris énormément du travail des autres. Il n'y aurait pas eu *Saint Omer* sans vous. On s'accompagne dans un chemin personnel qui nous lie par ces questions communes. Mes films s'appuient sur des essais, sur la littérature, le slam, le cinéma.

D'où pourrait venir mon prochain film ? Il naît de toutes ces femmes, de toutes ces œuvres. Il tiendra compte des sculptures de Simone Leigh, j'en suis persuadée. Il sera influencé par la poésie de Robin Coste Lewis, que nous allons mettre en voix avec

Kayije Kagame. Il vient d'un morceau du dernier album de Lisette Lombé, *Brûler danser*. Il vient du spectacle G.R.O.O.V.E. de Bintou Dembélé. Parce qu'elle formule dans son corps, par la danse, des choses que je n'arrive pas à dire. Ce chemin parcouru ensemble est réparateur. Toutes ces femmes me soignent. Leur présence précise ma pensée. C'est un mouvement de pensée. Je veux qu'on danse. Qu'il y ait aussi de la joie. Je pense que le plaisir et la joie sont des formes de résistance... à là où on était censée être, à là où on aurait pu rester.

Ta musique du moment ?

Les derniers morceaux écoutés ? Kamasi Washington, « Claire de Lune ». Bob Marley, « Waiting in vain ». « Les miettes du sexe » de Lisette Lombé.

Tes lectures ?

Sur ma table de chevet, il y a *Triste Tigre* de Neige Sinno. Renversant ! Je viens de lire *Eunice* de Lisette Lombé. Je termine *À perte de mère* de Saidiya Hartman. Ce texte est fondamental je pense, pour appréhender, comprendre et prolonger cette carte blanche. Je suis d'ailleurs presque triste de le découvrir si tard. Et je me demande à qui profite la non-translation des œuvres qui nous auraient permises, si on les avait rencontrées plus tôt, d'aller plus vite. D'être plus dangereuses.

Et le corps dans tout ça ?

J'en prends soin. J'en prends soin avec les médecins de la tête, j'en prends soin avec les médecins du corps, avec les médecines de l'âme : la littérature, la poésie, le théâtre... Je lie le corps à l'âme !

À VOIR AUSSI :

RESTAURANT LE PASSAGE :

Le restaurant de La Bâtie s'installe au cœur du quartier de L'Îlot 13 au Passage.

Le Passage est un lieu chaleureux et atypique où l'on se sent comme à la maison. À la fois café, restaurant et bazar, cet espace vous propose des plats faits maison accompagnés de boissons locales. Que vous veniez pour une pause gourmande ou pour flâner, chaque visite au Passage est un moment de plaisir et de découverte.

Horaires d'ouverture pendant la Bâtie : 09:00 - 01:00

Service du midi (lun-ven) entre 12:00 et 14:00 et service du soir (tous les soirs) entre 18:30 et 23:30

Réservation : 078 314 60 28